

BRAQUAGE DU CASINO DE DEAUVILLE EN 1978

La cavale criminelle normande de Mesrine et Besse

L'affaire a quarante-quatre ans mais le parcours de Jacques Mesrine reste vif dans les esprits, notamment grâce aux films de Jean-François Richet. En 1978, après s'être évadé de prison, avec son complice, il avait braqué le casino de Deauville. S'en suivait une incroyable cavale en Normandie.

PHILIPPE DUFRESNE

Quand ils se rencontrent à la prison de Fresnes, au quartier de haute sécurité, Jacques Mesrine et François Besse ont déjà un passé judiciaire chargé. Le « grand Jacques » purge 20 ans de réclusion pour une série de braquages. François Besse vient d'écopier de 15 ans de prison.

Il dira plus tard, à propos de cette époque : « Nous étions à égalité, lui trois évasions et moi trois aussi. » Ils sont donc surveillés de près. En 1978, ils sont transférés à la prison de La Santé réputée pour sa sécurité.

UNE OPÉRATION BIEN PRÉPARÉE

Rapidement, les deux hommes décident de s'évader. La préparation est minutieuse. Mesrine a, par exemple, repéré un gardien expert dans les arts martiaux. Pour se débarrasser de cet obstacle, il provoque une bagarre avec ce dernier et obtient ainsi que l'administration l'écarte du QHS pendant un temps. Ce sera suffisant pour se faire la belle. Usant de complicités au sein même du système judiciaire, le duo passe à l'action le 8 mai. Jacques Mesrine et François Besse neutralisent les gardes, revêtent leurs vêtements et se font la belle en escaladant, en plein jour, le mur d'enceinte. Un troisième homme, Carman Rives, condamné à perpétuité, fait partie de l'aventure mais il est abattu par les policiers à peine le mur d'enceinte franchi. Cette évasion est un tremblement de terre dans la classe politique française. Le président de la République, Giscard d'Estaing interpelle son ministre, Alain Peyrefitte, et veut que les complices soient démasqués et punis. On attend toujours.

L'avocat de Mesrine, présent au moment où le truand a sorti d'un faux plafond des armes, une corde, un grappin, des bombes lacrymogènes, etc. est placée en garde à vue. Les évadés n'ont que faire de cette tornade politico-médiatique. Ils ont d'autres projets. À peine en liberté, Jacques Mesrine et François Besse attaquent une armurerie dans le quartier de la gare de l'Est pour se procurer des armes. Les voilà prêts à passer à l'action. Ce sera trois semaines plus tard, avec le braquage du casino de Deauville, le 26 mai 1978.



C'est la plus célèbre photo de Jacques Mesrine, alors incarcéré à la prison de La Santé d'où il s'évadera Photo Archives Paris-Normandie

Sous la menace d'armes, ils se font remettre le contenu du coffre et quittent l'établissement mais tombent sur la police. C'est la fu-

sillade, puis la cavale en voiture, puis à pied, dans les bois d'Alençon, à quelques kilomètres de Bernay dans l'Eure.

CACHÉS SOUS UNE PLANCHE DERRIÈRE LES ENFANTS

Le 28 mai, ils prennent Daniel Lelodet et sa famille en otage. L'éleveur

de chevaux, sa femme et ses trois enfants sont contraints de prendre la route, au volant de leur Citroën DS break, Mesrine et Besse armés et prêts à faire feu sont cachés derrière une planche à l'arrière. Les enfants sont juste devant eux. La chance leur sourit, ils échappent aux fouilles des véhicules. Ils rejoignent ainsi la région parisienne. Besse et Mesrine disparaissent dans la nature.

François Besse et Jacques Mesrine se séparent un peu plus tard. Le grand Jacques va se politiser et faire de sa lutte contre les QHS (quartiers de haute-sécurité) une affaire personnelle, son ex-complice partira pour la Belgique où il se fera arrêter et emprisonner... avant de se faire la belle une cinquième fois ! ■

Deux as de l'évasion

À eux deux, Jacques Mesrine et François Besse incarnent tout ce qui rendait fou de rage les politiques, les forces de l'ordre et le monde judiciaire. Avec eux, le culot et l'insolence faisaient jeu égal avec la violence et le non-respect des lois. Rien ne semblait pouvoir les effrayer ou les faire changer. Pas même les quartiers de haute sécurité (QHS) !

Né le 28 décembre 1936 à Clichy, Jacques Mesrine connaît une enfance turbulente, partagée entre les pensions où il fait les 400 coups et le manoir de la famille à Louviers. Après un premier mariage d'un an, totalement raté, il part en Algérie. Cette expérience violente lui confirme son goût pour les armes. De retour en France, il entame une carrière de criminel qui va crescendo, y compris au Canada où il est théoriquement contraint de se mettre au vert à la fin des années 60. En 1962, il a goûté à la prison pour la première fois. Il est incarcéré en 1969 au Canada. Il

s'évade spectaculairement. Détenue, il le sera encore, mais en France, en 1973. Il fait le mur en 1978. Il l'ignore alors mais il lui reste moins de deux ans à vivre. Le 2 novembre 1979, à 42 ans, il est abattu par la police à Paris.

François Besse est né, quant à lui, né en 1944 à Cognac. Braqueur, ce truand français est vite surnommé le roi de l'évasion ou l'anguille. Quand il décide de raccrocher et de se faire oublier, il compte sept évasions à son palmarès, dont celle de 1978 avec Mesrine. Besse a tout essayé pour sortir de la spirale infernale du crime, même de se faire passer pour mort. Interpellé au Maroc en 1994, il est extradé en France et est présenté à deux reprises devant les juges. En 2002, il écope de huit ans de prison, mais il sort en 2006. Totalement réinséré, il a écrit un livre, *Cavales*, dans lequel il revient sur cette vie hors norme.

A suivre : l'interview du complice de Mesrine, François Besse...

BRAQUAGE DU CASINO DE DEAUVILLE EN 1978

Un hold-up au culot

Quarante-quatre ans après, François Besse, complice de Mesrine, livre sa vérité sur ce hold-up d'un incroyable culot.

PHILPPE DUFRESNE

Des tirs de mitraillettes auxquels répliquent des tirs de 38 Spécial. Le boulevard Eugène-Cornuiche à Deauville devient une scène de guerre pendant quelques minutes. Nous sommes le 26 mai 1978 peu avant minuit. Jacques Mesrine et François Besse viennent de braquer le casino. La police alertée est arrivée alors qu'ils quittaient les lieux. L'ennemi public N°1 et son lieutenant vont réussir à s'enfuir. Deux passants sont blessés par balles pendant le hold-up. Ce braquage s'inscrit dans la logique de ce mois de mai hors du commun. Le 8 mai, le duo se fait la belle de La Santé, prison réputée inviolable. L'évasion spectaculaire coûte la vie à un troisième détenu, Carman Rives, abattu par la police. En liberté, mais en cavale, Besse et Mesrine ont besoin d'armes et d'argent. Ils s'attaquent donc à une armurerie du quartier de la gare de l'est à Paris puis au casino de Deauville. Quarante-quatre ans plus tard, François revient sur ce mois de mai 1978 qui a marqué l'histoire du grand banditisme. Depuis, Jacques Mesrine est tombé sous les balles policières, le 2 novembre 1979, porte de Clignancourt. Son lieutenant est le seul survivant de cette équipée sanglante. Il livre ses souvenirs à Paris-Normandie.

François Besse, ce braquage s'inscrit dans la logique de l'évasion de la prison de La Santé ?
« Le 8 mai 1978, on s'est fait la belle de la Santé avec Jacques. Pour moi, s'évader de prison, c'était de la légitime défense. C'est dans cet état d'esprit que je m'étais évadé pour la première fois (Ndlr, en 1978 c'est la quatrième évasion réussie pour Besse). Quand du jour au lendemain, on se prend sept ans de réclusion criminelle, on est condamné à ne plus vivre. Quelle perspective a-t-on ? Aucune sinon s'évader. Lorsqu'on braque l'armurerie, on le fait le plus proprement possible. On neutralise le gars facilement, on prend les armes et on s'en va. J'ai appris plus tard que cette histoire nous vaudra d'être condamnés à mort par contumace ! On était devenus une provocation pour le pouvoir. On

avait réussi à se faire la belle d'un QHS, on ne voulait plus de nous. Giscard ne pouvait plus nous supporter. Le fait est qu'avec les forces de l'ordre françaises, il y avait la possibilité d'être abattus. Jacques a été exécuté en place publique plus tard. Moi, je suis parti en Belgique quand il fallait, dans ce pays où on respecte les droits humains. Quand les flics belges m'ont localisé et identifié en Belgique. Ils ont prévenu la police française. Ils leur ont répondu de ne surtout pas m'arrêter chez moi. Je pense que l'idée était que je sois abattu. Mais les Belges leur ont répondu qu'ils allaient leur montrer comment arrêter quelqu'un en douceur. Ça s'est passé comme ça, je n'étais même pas armé quand ils m'ont arrêté. »

Après l'évasion de La Santé, il vous fallait des armes. Celles que vous aviez lors de l'évasion, étaient obsolètes ?

« Absolument pas ! Elles avaient été fournies par mes amis mais elles étaient neutralisées, à blanc. On ne voulait pas faire des blessés ou tuer si ça tournait mal. (Ndlr, les seules douilles retrouvées seront celles des policiers et du fusil utilisé par Carman Rives mais pris à un gardien). »

Qui vous a fourni ces armes cachées dans le faux plafond de la prison ?

« Ce sont mes amis qui les ont fournies. Je ne dirai pas qui a fait entrer et caché les armes. Par contre, si ceux concernés veulent dire que c'est eux, je ne démentirai pas. Mais cela m'étonnerait beaucoup qu'ils le fassent. »

L'avocate de Mesrine a été soupçonnée pendant un temps ?

« Elle n'a rien à voir là-dedans. Malheureusement, elle a été embêtée avec ça. Mais en réfléchissant un peu, c'est évident qu'elle n'a rien à voir là-dedans. Par exemple, les



armes étaient à deux endroits différents. Elle n'a pas pu amener les armes, la corde, le grappin... »

Comment était Jacques Mesrine ? Il fallait vraiment ne pas prononcer le S de son nom, ou bien c'était Mesrine ?

« Vous voulez qu'il redescende pour vous l'expliquer ou quoi ? (rires) C'était Mesrine, sans prononcer le S. Il y tenait et c'est logique, on ne dit pas Rosseny-sous-Bois. Pour le reste, on avait des différences de point de vue, de façon de voir les choses, c'est pour cela qu'on s'est éloigné plus tard. Jacques aimait jouer, il avait de la fascination pour se fabriquer un personnage. Quand on se prend la grosse tête, on se prend le mur aussi dans la figure. »

Comment s'est préparé le braquage du casino de Deauville ?

« La vérité, c'est que Jacques m'a donné des infos comme quoi il connaissait bien le casino de Deauville, que cela était faisable. Plus tard, j'ai compris qu'en fait il voulait se venger. Il avait joué des années avant au casino et avait per-

du son argent. Pour le commissariat, il y avait d'après lui trois ou quatre policiers. La meilleure solution semblait être de les neutraliser avant le braquage. Jacques avait toujours des cartes officielles. Là c'était une carte du ministère des finances. Il s'est fait passer pour un gars travaillant pour ce ministère. On s'est rendu le 26 mai vers 20 heures au commissariat de Deauville. On était déguisés, Jacques avait une perruque. Il a demandé à voir un soi-disant ancien collègue avec qui il aurait travaillé, mais qui en fait n'était plus là. En même temps, on comptait, ou plutôt on estimait, le nombre de gars sur place, il y en avait aussi à l'étage. Ils étaient trop nombreux pour être neutralisés. On est parti et on a décidé de braquer le casino dans la foulée. »

Vous dites cela très naturellement, comme on ferait ses courses. Vous aviez un sacré culot !
« Nous étions déterminés. Point. (Ndlr il marque un temps puis reprend) Dans la vie, j'ai toujours préféré faire que dire. »

Le braquage proprement dit s'est passé comment ?

« On est arrivés, on est allé voir le gars du vestiaire. Jacques lui a dit "On veut voir le directeur. Je suis Jacques Mesrine, vous me reconnaissez ?" C'était dans son style, ce n'était pas le mien... Le directeur nous a emmenés au coffre, on a pris l'argent et on est repartis avec le directeur. On l'a lâché à la sortie pour partir rapidement. »

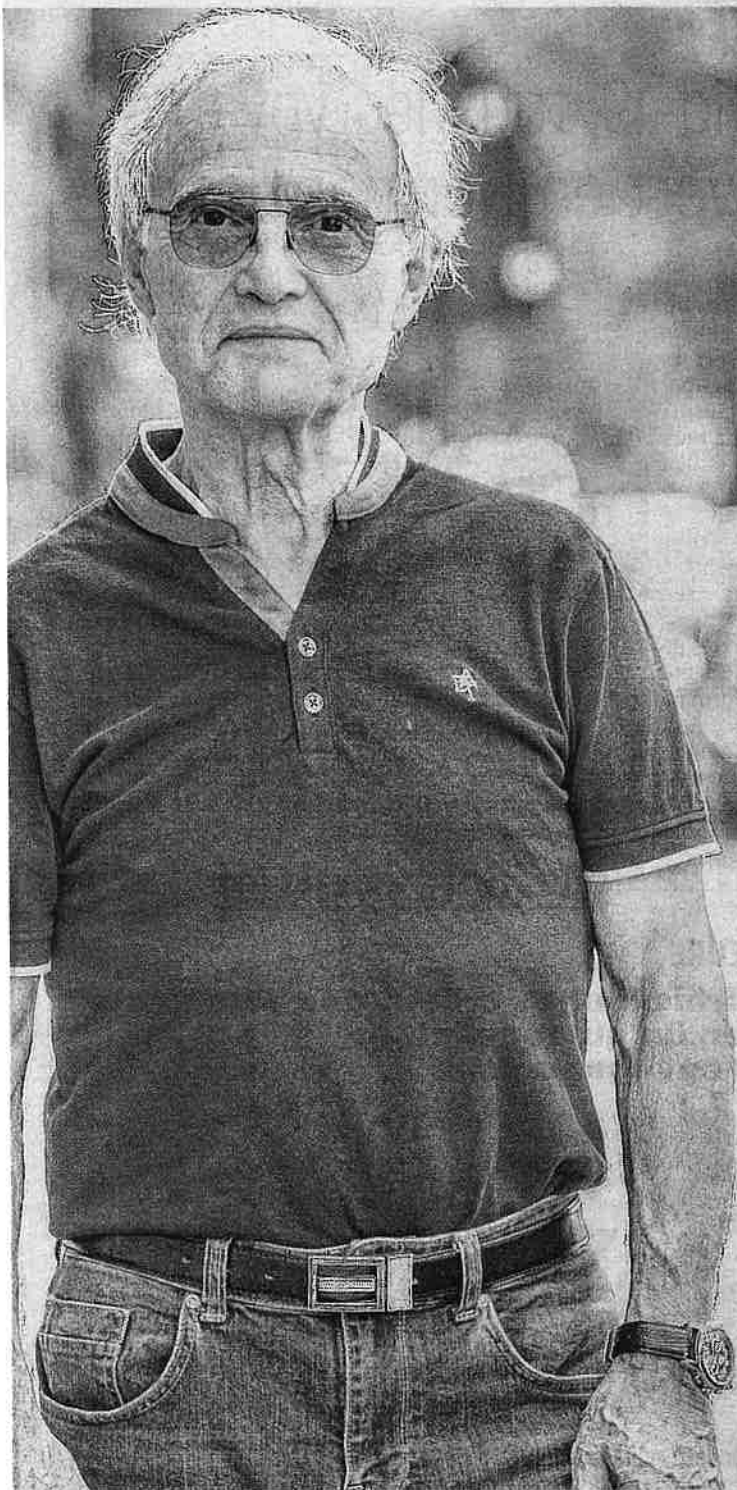
Le coup du mandat Lear dans le film de Jean-François Richet, c'est vrai ?

« Non, c'est inventé. Comme beaucoup d'autres trucs dans les films... »

80 000 francs, 130 000 francs, 136 774 francs ? Tout est écrit à propos du butin. Combien alors ?
« Je n'ai aucune idée du montant. En plus on en a perdu une partie, celle de Jacques, en traversant une rivière pendant notre fuite. »

À la sortie du casino, les policiers arrivent. Qui tire le premier ?

« Ce sont les flics, toutes les expertises l'ont prouvé. Ils sont arrivés sur place à trois ou quatre, sans sirène



mais avec leurs voitures de police. Jacques et moi, on quittait le casino, espacés l'un de l'autre. Les flics avaient des mitraillettes, ils ont ouvert immédiatement le feu. J'ai été blessé à la jambe, une balle a traversé mon mollet gauche. Mais dans ces cas-là, c'est différent, on ne ressent pas les choses de la même façon. Bien sûr, ça aurait été dans le genou je serais tombé au sol sans pouvoir me relever, mais là j'ai pu aller à la voiture, une R8.

Une autre balle a touché mon pistolet que je portais sur moi. C'était un 38 Special, une belle arme. Le projectile l'a cassée, sinon j'aurais été touché sous l'aisselle. On a réussi à partir, mais la voiture était criblée. On en avait prévu une autre un peu plus loin. On en a changé. Je conduisais avec une balle dans le mollet. Avec cette autre voiture, on est tombés sur un barrage de gendarmes. C'était aux premières heures du 27 mai. J'ai fait semblant de m'arrêter, les gendarmes se sont écartés et là j'ai accéléré et tourné à droite. Les flics ont tiré immédiatement, toujours à la mitraillette. La bagnole

était criblée, on a pris trois balles dans le pare-brise. Jacques était sorti à la fenêtre et tirait. Il s'est rassis et d'un coup il a dit "Putain, je viens de prendre une balle dans le dos !" Quelques minutes après, je lui ai demandé s'il avait un goût de sang dans la bouche. Rien, alors c'était bon, on a continué la route. En fait, une balle avait dû heurter une partie dure de la carrosserie et n'avait plus assez de puissance quand elle l'a atteint. Elle l'a percuté comme un bon coup de poing. »

Comment avez-vous échappé aux gendarmes ? Il y avait plus de 300 hommes sur le terrain à fouiller les routes et les bois ?

« Au bout d'un moment, la voiture, criblée elle aussi, est tombée en panne. On l'a mise dans les bois, sous des fourrés et des branches pour ne pas qu'elle soit repérée par l'hélicoptère. On n'avait plus qu'à se planquer pour la journée. On a passé la journée du 27 et la nuit à se planquer sans boire, sans manger, moi blessé. J'ai fait un point de compression et j'ai attendu deux jours avant de pouvoir soigner ça. Le 28 dans la

matinée, on a été vus par des gendarmes, assez loin sur la route. On était à pied, alors on a fait la technique du renard. On a avancé vers eux et on s'est enfoncé dans les bois. On faisait exprès de laisser des traces au milieu du bois et ensuite on revenait sur nos pas, sans en laisser ce coup-là.

C'est comme ça qu'on est arrivés à la rivière et que le sac d'argent de Jacques est parti à l'eau. Il l'a lancé en visant l'autre rive mais c'était trop court. Le coup de la barque dans le film est aussi bidon. Il n'y en avait pas.

On a continué notre chemin après avoir traversé la rivière et on est entré dans la première maison qu'on a trouvée, c'était celle de l'éleveur de chevaux. C'est avec lui et sa famille qu'on est partis en voiture. La suite est connue. »

Votre regard sur cette période ?

« C'était du négatif, j'ai mis du temps à la comprendre. J'ai été le plus clean possible au procès de 2002. Je suis responsable de tout ce qui s'est passé. » ■

L'œil du reporter de RTL

Jacques Hardouin est correspondant pour RTL à la fin des années 70. « J'avais 31 ans, j'avais une dizaine d'années de faits divers avec l'ORTF, Liberté Dimanche et RTL. J'étais à Rouen quand le 26 mai, en soirée, un gars du casino m'a appelé pour me dire qu'il venait d'y avoir un braquage à Deauville. Je me suis rendu tout de suite sur place. À mon arrivée, il y avait déjà beaucoup de policiers. Il y avait au moins une trentaine de douilles au sol. Mesrine et Besse n'avaient pas hésité à tirer et les autres non plus, ce qui est normal », souligne Jacques Hardouin. « Une jeune femme, Sylvie Floquet qui tenait un manège était gravement blessée. Elle attendait dans une voiture son petit ami, cuisinier au casino. Une balle perdue lui a perforé un poumon. Elle a été transportée immédiatement à la clinique et a pu être sauvée. Un touriste anglais avait lui aussi été atteint par un tir, il était plus légèrement blessé », se souvient le journaliste aujourd'hui en retraite. Il a également, à l'époque, interviewé l'employé du vestiaire qui a accueilli en premier les braqueurs : « Mesrine lui avait lancé "Je suis Mesrine, je veux voir le patron et que ça saute ! Il portait une perruque. » À Deauville, dans les minutes qui suivent cette fusillade, l'émotion est à son comble. Ce braquage est particulièrement gonflé. Jacques Hardouin en garde un souvenir intact : « C'est un gros coup, mais avec Mesrine, c'est puissance dix. ! J'ai connu d'autres faits divers importants, mais c'est une affaire qui m'a marqué. »